

Olympiade au vainqueur de l'épreuve qui en aura la garde jusqu'à l'Olympiade suivante. Un second exemplaire de cette plaquette restera entre les mains du président du Comité International.

Ainsi doublement doté, le Pentathlon moderne entre dans la vie avec toutes les assurances d'un long et grand succès. Il faut s'attendre à voir des « Pentathlon moderne » naître de tous côtés comme les « Marathon »; avec cette différence que l'organisation en est plus délicate et plus coûteuse... mais aussi le résultat plus intéressant et plus probant.

N. B. On nous a demandé l'autre jour de mentionner le détail de l'épreuve de l'autre Pentathlon, le « classique », celui qui comprend le saut en hauteur, les courses de 200 et 1500 mètres, les lancements du disque et du javelot. En effet la comparaison des résultats est instructive. Le vainqueur, J. Thorpe (Etats Unis) a couru le 200 mètres en 22 secondes 9 et le 1500 mètres en 4 minutes 44. Il a sauté 7 mètres 7. Il a lancé le disque à 35 mètres 57 et le javelot à 46 mètres 71. Or les chiffres atteints par les vainqueurs de ces concours séparés sont les suivants : 21 secondes 7 pour le 200 mètres, 3 minutes 56 pour le 1500, 7 mètres 60 pour le saut, 45 mètres pour le disque et 60 mètres pour le javelot. On voit ici l'ah-round athlete aux prises avec le spécialiste.



L'Art à l'Olympiade.

Ce ne sont pas les seuls concours littéraires et artistiques qui ont donné à la V^{me} Olympiade un cachet d'art tout à fait intéressant. Un effort très méritoire fut tenté par les Suédois pour répondre à l'appel du Congrès de 1906 dont nos lecteurs se rappellent assurément les « instructions », publiées et commentées ici-même. Toutefois il ne convient pas d'oublier qu'à la IV^{me} Olympiade, des efforts isolés avaient aussi eu lieu. On ne louera jamais assez les spectacles exquis des régates olympiques à Henley. Il ne sera pas facile d'égaliser pareil record à Berlin. A Stockholm, on ne le tenta même pas. Par contre, une recherche

minutieuse dans le dessin des accessoires, programmes, menus, insignes, etc... un souci souvent heureux de la décoration, enfin le groupement de masses chorales immenses et fort bien préparées manifestèrent combien le Comité organisateur était parfaitement intentionné à cet égard. Si ses intentions ne se traduisaient pas toujours en réalités, c'est que dans cet ordre d'idées très nouveau, l'expérience manque et que, surtout, on n'a pas encore coutume de coordonner les bonnes volontés et de travailler ensemble sous l'empire d'une préoccupation commune et sous la direction de principes assurés.

Les chanteurs par exemple qui étaient plusieurs milliers et avaient été groupés et exercés avec un zèle infatigable par M^r l'ingénieur Hultqvist si dévoué aux progrès du chant choral — n'apparaissent que lorsque les athlètes n'étaient pas là. Avait-on le souci de faire se succéder l'une à l'autre deux bonnes occasions de recettes, l'une musculaire et l'autre artistique? C'est bien possible mais surtout, dans le désir de répondre aux vœux de 1906, on n'avait pas su démêler le principe obligatoire de simultanéité. Quel effet eussent produit ces milliers de voix humaines saluant par exemple la fin d'un grand effort athlétique et couronnant dans le Stade une journée de labeur musculaire, ou bien accueillant l'entrée du cortège royal ou la proclamation des vainqueurs? Au lieu de cela, on organisa de grands « concerts ». Qu'avaient donc d'olympique ces concerts et pourquoi les donner dans un Stade vidé de ses acteurs? Ce fut là une erreur capitale. La première conséquence en était du reste le maintien de cette musique d'hippodrome dénoncée en 1906 de façon si énergique et si justifiée. Et, en disant cela, nous n'avons certes pas la moindre intention de diminuer la valeur de l'excellent orchestre qui se faisait entendre chaque jour. Mais la question est de savoir si l'on veut, à l'occasion des Jeux Olympiques, créer de l'eurythmie, organiser des ensembles de beautés. Une valse, un pot-pourri, des variations sur des thèmes connus, tout cela sonne parfaitement faux dans certaines enceintes trop solennelles, en présence de réunions trop grandioses dans leur principe et dans leur signification. L'Olympiade peut être « christianisée » par une prière; elle n'en a pas moins un aspect païen au sens le plus élevé de ce mot. Elle est le culte public et majestueux rendu tous les quatre ans à la vie, à l'humanité, à l'éternel renouveau de la jeunesse. C'est ainsi qu'elle doit être envisagée et tout l'effort pédagogique du Comité International tend à éduquer de la sorte l'opinion publique des deux mondes. De rares orchestres, des chœurs fréquents,

de longs silences, des fanfares imprévues, un répertoire mêlant les chansons nationales et populaires avec les grandes harmonies classiques, tel aurait dû être le programme musical de 1912; tel sera, nous y comptons bien, celui de 1916.

On sait l'importance attribuée par le Congrès de 1906 à la chorégraphie : en l'espèce les cortèges, car il ne s'agit point de danses. Cela dépasserait ce que permet l'état encore un peu rudimentaire de la culture esthétique moderne. Les cortèges inaugurés à Londres n'ont un peu progressé, cette fois-ci, au point de vue artistique, que grâce aux Scandinaves secondés par les Américains. Les autres peuples ne paraissent pas avoir rien appris entre la IV^{me} et la V^{me} Olympiade, concernant l'art tout spontané de se présenter, de marcher, de s'arrêter, de se grouper. Mais le bon exemple donné à Stockholm par les organisateurs et leurs congénères du Nord ainsi que la bonne volonté témoignée à nouveau par les transatlantiques permettent d'espérer une prochaine et générale transformation de ce qu'on pourrait appeler le « mouvoir collectif ».

Il est assez laborieux de faire place au milieu d'une Olympiade, déjà si surchargée de concours et de fêtes, à l'art dramatique. Toutefois Stockholm se prêtait mieux qu'une autre ville à pareille tentative. Elle avait en effet le concours des étudiants d'Upsal. Dès le XVI^{me} siècle, ces jeunes gens ont eu l'habitude de jouer entre eux des pièces classiques soit dans la langue originale soit en traductions. Pendant la dernière moitié du XVII^{me} siècle ils parurent souvent sur les scènes de la capitale. C'était donc une heureuse pensée de renouer une tradition si ancienne à l'occasion des Jeux Olympiques. Peut-être la Comédie de Plaute « Mostellaria » n'était-elle pas bien heureusement choisie pour cet objet. Combien mieux eut valu représenter en allemand, en anglais, voire en suédois, le délicieux acte « Le Philosophe et les Athlètes » composé par Maurice Pottecher pour la fête de nuit donnée en 1911 dans la cour de la Sorbonne à Paris. Mais surtout, enfermer une pièce entre les murailles d'un petit théâtre d'hiver, quand la ravissante clarté des nuits d'été permettait de la donner en plein air chaque soir, constitua une faute initiale dont la tentative devait évidemment se ressentir. Et c'est ce qui est arrivé.

Telles sont les réflexions qu'il importait de faire sur ce sujet de l'Art à l'Olympiade de 1912. Les dites réflexions comportent plus de critiques que d'éloges, c'est vrai. Mais, en s'abstenant de critiquer le défectueux, on enlèverait leur valeur aux louanges méritées données par ailleurs à la Suède pour l'ensemble de ces

Jeux si bien organisés et qui marquent une si grande date dans les annales olympiques.



Sport et diplomatie.

Voici déjà une vingtaine d'années que sont nés les « tennis diplomatiques ». Ce furent d'abord des *five o'clock teas* avec du tennis autour. Grâce aux progrès des habitudes sportives, cela devint peu à peu du tennis avec du thé autour. Mais le caractère demeura le même. Les diplomates accrédités dans un poste s'y retrouvaient entre eux et, au point de vue conversation, l'élément et les intérêts féminins dominaient. Passablement de potins et des flirts discrets. La diplomatie proprement dite n'y gagnait pas grand chose. Mais survinrent les Chefs d'Etats sportifs, les princes et les ministres passionnés de sport et dès lors les choses changèrent d'aspect. Le sport prenait pied dans la politique internationale et allait y jouer son rôle : rôle de second ordre sans doute mais pouvant, à l'occasion, servir à régler de façon rapide et avantageuse bien des points importants, susceptible surtout de créer des « influences », des habitudes, des occasions de rencontre intime qu'un agent à l'esprit éveillé sait utiliser ensuite pour le plus grand profit de son pays et de sa mission.

Le souverain est-il un fervent du yachting? Songez de quels avantages jouit auprès de lui l'ambassadeur ou le ministre qui possède un beau yacht. Il est entendu que dans les brèves croisières, au cours des régates ou des fêtes navales, la politique a congé.... Le croyez-vous naïvement ? C'est alors au contraire qu'une parole à propos, une demi confiance échappée aux charmes de l'indolent farniente ouvriront la route à d'ultérieures négociations, à de satisfaisants arrangements dont on cherchait en vain la formule dans le cadre grincheux des chancelleries à traditions rigides. Le député, le sénateur, l'homme politique qui détiennent le parchemin de premier ministre ou le portefeuille des affaires étrangères sont plus sensibles encore à l'atmosphère de détente que crée autour d'eux le plaisir sportif pris en commun. Près de ce gouvernant épris d'escrime, mettez une fine lame qui deviendra l'habitué d'une salle d'armes où les tireurs